

Reviews

Kosta-Théfaïne, Jean-François. *Le chant de la douleur dans les poésies de Christine de Pizan : essai*. Coll. « Le Tunnel de Platon ». Nantes : Éditions du Petit Véhicule, 2007. 157 p.

Immigrée, veuve à vingt-quatre ans et alors réduite à écrire pour vivre, Christine de Pizan (1364-1429) avait de quoi être douloureuse. Kosta-Théfaïne, dans son curieux petit ouvrage qui, d'une part, est tout à fait louable pour son érudition, mais qui, d'autre part, ne sera utile qu'aux débutant.e.s en littérature médiévale, se propose d'explorer la triade critique suivante : comment Christine chante-t-elle le deuil de son veuvage, de quelle manière sa douleur poétisée coule-t-elle dans le moule de la douleur amoureuse des poètes courtois, et quels sont les traits caractéristiques de cette « nouvelle » poésie courtoise ?

Le traitement des poèmes de veuvage, aux transitions parfois obscures, présente quand même quelques observations justes. Après en avoir constaté les faits, Christine thématise son deuil sous le signe de la perte et du manque, acte à la fois autoréflexif (mise en scène du moi douloureux, réflexions sur son travail de poète) et généralisant qui lui ouvre la voie tant à la délivrance personnelle qu'à la tradition littéraire représentée par Rutebeuf, Charles d'Orléans et Villon. L'esquisse de Kosta-Théfaïne est sans doute vraie mais en même temps si peu transparente que les rouages de l'argumentation restent invisibles.

Grâce au mode courtois le subjectif se métamorphose en le public et Christine pose les fondements de ses écrits militants et révéndicateurs ultérieurs. C'est par ce long détour (45-60), interrompu par une digression dans le domaine de Fortune, la force mythique généralisatrice (47-53), que nous arrivons à l'étude du lyrisme courtois de Christine. Dans le corpus des poèmes de la douleur amoureuse Kosta-Théfaïne distingue entre les monologues de la femme chagrinée, les dialogues d'hommes sur le côté négatif de l'amour et les « maximes morales » sur l'amour heureux. Avant d'expliquer pourquoi ces textes sont courtois, Kosta-Théfaïne revient sur les ballades et rondeaux dont il a parlé au début de son essai pour en faire le décompte et confirmer que Christine préfère la ballade aux autres formes (rondeau, virelai, bergerette).

La troisième partie du livre est donc consacrée à la courtoisie chez Christine. L'analyse est strictement thématique mais riche en citations que relie le discours interprétatif, et garnie de rapprochements aux trouvères de la tradition (Charles d'Orléans, Thibaut de Champagne, Guillaume de Machaut, Blondel de Nesle, Villon etc.). Kosta-Théfaïne a le mérite certain d'enrichir le canevas des topoi courtois (les amants séparés, l'homme malade d'amour, en attente et déçu, la femme cruelle, le couple sujet aux médisances, l'homme jaloux etc.) en dégagant dans les poèmes de Christine une incontestable volonté d'innovation : renversant le motif courtois original, Christine donne voix à la femme, privilégie et creuse les déceptions et les joies de l'expérience amoureuse féminine, et ce jusque dans les poèmes à voix neutre ou androgyne. Si l'Amour fait souffrir, c'est nouvellement la femme, elle aussi et surtout, qui souffre. Des peines réelles du veuvage à une œuvre poétique novatrice en passant par l'acte créateur guérissant, voilà la belle trajectoire de Christine.

Pour ce qui est du survol qu'en esquisse Kosta-Théfaïne nous n'y regrettons que le manque de suivi dans la démonstration et la timidité à la fin lassante dans l'expression : si « sembler », « paraître » (« il ne paraît pas étonnant », « il nous paraît intéressant »), « pouvoir » (« nous pourrions émettre l'hypothèse », « la réflexion que l'on pourrait faire ») et « remarquer » avaient été proscrits, si « d'emblée » et « de prime abord » avaient toujours été suivis d'une suite logique et si à chaque occurrence « en effet »

introduisait effectivement une conclusion évidente, l'auteur aurait parlé avec plus d'autorité et « il aurait paru » à la lectrice, rien qu'à « balayer du regard » le livre, que style et savoir (étalé dans 247 notes) s'équivalent.

En pleine possession de tout ce qui concerne Christine, Kosta-Théfaine devrait maintenant explorer à fond le fait ici nécessairement accessoire (10-11) que Christine participait activement à la fabrication matérielle (contenu, textes et images, programmes iconographiques, mise en page etc.) de ses « livres ». Ce serait un essai qui intéresserait vivement.

Hans R. Runte

Dalhousie University

Jehan de Journi. *La disme de penitanche*. Ed. Glynn Hesketh. Modern Humanities Research Association Critical Texts 7. London: MHRA, 2006. 206 p.

In 1288 Sire Jehan from Journy in the Pas de Calais found himself recovering from an illness in Nikosia, Cyprus. He had been born into a century in which religious instructional literature was flourishing and in which the fourth Lateran Council (1215-1216) had placed particular emphasis on the teaching about confession. This was a perfect context for Jehan to compose, in the Picard dialect, the 3,296 octosyllables (in rhyming doublets) of his penitential "tithe" (*dîme*) on sin, confession and penance.

Jehan's work survives in only one thirteenth-century copy, MS. London, British Library Add. 10015, ff. 3r-80v, which Hesketh has edited with great care, presenting the text as much in its actual state as is possible (rejected readings 183-84), limiting emendation mostly to metrical problems, and devoting considerable space to Jehan's idiom (8-29, bibliography 28-29, glossary 185-202). Much research has gone into the "Notes to the Text" (118-84) in which Hesketh gives philological explanations and points out, and references, passages of particular interest. Jehan reveals himself in *La disme* (no other work by him is known) as a fairly well-educated man who readily quotes from or refers to the Church Fathers (Augustine, Gregory, Jerome, Bernard), the Bible, compilations from works like the *Summa de paenitentia*, the *Summa de vitiis*, the *Elucidarium* or Peter Lombard's *Sentences*, popular *exempla* and sermon *compendia* in Latin and French, and contemporary proverbs. Beyond his knowledge of religious matters and his didactic ability, Jehan is well informed about the popes, patriarchs, kings and noblemen of his time (index of names 203-206) whom he mentions frequently, thus setting his treatise against the background of the decline of crusading and of the kingdom of Jerusalem (Acre, Sidon, Athlit, Tyre and Beirut were to fall in 1291). Hesketh ranges widely and conscientiously in the available sources in order to document Jehan's theological quotes, didactic analogues and political references. This editorial work greatly alleviates the inevitable dryness of *La disme*; so does Hesketh's attention to quotidian minutiae as expressed, for instance, in *exempla* and passages about games and gaming (e.g. chess, dice, "billes", lines 2580, 2603).

The faint Middle Eastern flavour of parts of the work cannot hide, however, its dominant moral purpose. This is not a narrative à la *chanson de croisade*, and a schematic overview of the way in which Jehan has structured his text and concatenated its teaching points, subjects and sub-themes would have been helpful (*exempla* are alluded to but nowhere identified); isolated synopses of Jehan's systematic, hierarchical, even scholastic work habits can be found in the notes to lines 979 (penance), 1545 (mortal sins), or 1979 (the "Three Enemies of Man": Devil, Flesh and World). In these same notes tiresome cross-abbreviations should have been replaced by a proper (second) bibliography. Despite such quibbles, Hesketh's is a fine, professional, commendable

edition; Jehan's part in the undertaking has been to impose on us who are (too) curious a dogged reader's penance.

Hans R. Runte

Dalhousie University

Farr, James R. *A Tale of Two Murders. Passion and Power in Seventeenth-Century France*. Durham and London: Duke University Press, 2005. 225 p.

While working on a previous book (*Authority and Sexuality in Early Modern Burgundy, 1550-1730*, published in 1995), James E. Farr "stumbled" upon a fascinating murder trial (x). According to the account of some witnesses, this is what happened during the evening of September 8, 1638: Philippe Giroux, presiding judge at the royal court of Burgundy (the *Parlement*) welcomed his cousin Pierre Baillet into his mansion in Dijon. Baillet was also an important nobleman, a presiding judge at Dijon's royal financial court (the *Chambre des Comptes*) and married to Marie Fyot, member of a prominent noble family. Baillet and his valet, Philibert Neugot, were never seen again after that visit. One witness claimed Giroux and his servants savagely killed the two men and tossed their bodies into the latrines. The apparent motive was Giroux's passion for Marie Fyot and his desire to marry her. Giroux was ultimately tried and beheaded for this double murder, yet he never confessed to the crime. And as the pages and pages of testimony are either contradictory or inconclusive, Farr's goal is "to get the story straight" (3). He picks an approach that mixes a standard historical study with touches of the novel, all aimed at an educated but non-specialist reader.

Farr does a very good job of gradually revealing the complexity of the case. While the disappearance of Baillet and Neugot took place in 1638, Giroux was only arrested in July, 1640, and his trial dragged on until 1643. The difficulty of finding the bodies—the proof that would allow a conviction—explains this delay, but only in part. The investigating judges probably dragged their feet at first because of Giroux's high position. Not only was he their superior in the *Parlement*, but they were all caught in the *ancien régime* web of family ties and patronage brought on by sale of public offices. Giroux owed his high position to the influence of Henri II de Bourbon, the prince de Condé, King Louis XIII's first cousin and second in line to the throne. As governor of Burgundy, Condé aided the careers of *parvenus* nobles "of the robe" like Giroux to establish his control.

When Condé refused to come to Giroux's aid, the investigation began in earnest, but branched off into the mysterious deaths of Giroux's wife and physician, as well as allegations that Giroux had tried to poison his mother-in-law. For his own part, Giroux complicated matters when he brought false charges against his sworn enemy Pierre Saumaise, an advising judge in the *Parlement* and the person he thought responsible for the murder trial. In an attempt to discredit Saumaise, Giroux accused him of having raped a twelve-year old girl. Saumaise in turn did his best to guarantee Giroux's conviction, pointing the investigators to a mysterious, locked trunk. Once opened, the trunk revealed two sacks of bones with some articles of clothing. In one of the investigation's more incredible moments, Baillet's tailor could not at first identify the clothing. Then he remembered how he had used a playing card—the king of spades—to stiffen the collar of Baillet's doublet. The collar was opened and out popped the king of spades.

Such marvelous details make one wonder whether Depardieu is still young enough to reprise a Martin Guerre-style role and play Giroux. In that respect, Barr's book follows in the line of research by Natalie Zemon Davis, Robert Darnton, and Sarah Maza into *causes célèbres* and criminal investigations of pre-Revolutionary France. Like these scholars, Barr avoids drowning the narrative in a sea of footnotes and critical considerations—the archival and secondary sources for each chapter are summarized at

the end of the book. Nonetheless, he manages to provide solid background information on topics such as legal proceedings in the seventeenth century (the use of torture, the calls for witnesses through *monitoires* read out in church, the confrontation of witnesses and the accused) and the family histories of the Burgundian elite involved in this trial.

The book is weakest when Barr attempts to fill in archival gaps with a dose of fiction—Balzac or Dumas he is not. A clumsy prologue, called “Looking Back,” imagines Marie Fyot in 1676, long cleared of all crimes, and now watching a convicted murderer, the marquise of Brinwilliers, pass through the streets towards her execution. “Marie Fyot must have thought, recalling her own past many years ago, that she could have suffered the same fate. This is the story of what she might have remembered on that summer day during the reign of the Sun King.” (2) Such speculative “must haves” and “mights,” along with an excessive use of rhetorical questions, caution the historian’s conclusions but do not always make for an enjoyable read.

Barr concludes the book’s narrative structure with a more academic “Analytical Essay” on “The Paradoxes of Power, Law, and Justice.” He argues that the main strength of his book is his portrayal of “how the mechanisms of the law might be manipulated for private, or more accurately familial, interest” (201). Indeed, he provides a fascinating picture of crime and passion caught up in familial manipulation of the legal system. Written for a broad audience, the book could easily be assigned in an undergraduate or graduate French history course or used as extra reading in an early modern French literature course.

Otto Selles

Calvin College, Grand Rapids, MI

Dorothy Medlin et Jeffrey Merrick, éditeurs. *André Morellet. Texts and Contexts*. SVEC volume 10, 2003, (Voltaire Foundation : Oxford), 278 p.

Réalisé à partir des travaux de quatre spécialistes (histoire, économie politique, littérature), ce recueil-panégyrique accorde à André Morellet une place de première importance parmi les philosophes français. Né en 1727 à Lyon, mort à Paris en 1819, à l’âge de quatre-vingt-onze ans, l’abbé André Morellet, que Voltaire avait surnommé “Mords-les” suite à ses attaques menées contre Lefranc de Pompignan et autres sommités catholiques qui s’opposaient aux philosophes, aura joué un rôle prédominant en tant que critique littéraire, économiste, journaliste, traducteur et mémorialiste, durant une période marquée par le changement. Jeffrey Merrick nous le présente ainsi :

Morellet was wounded more than once in the course of ideological battles but managed to outlive his friends Helvétius, Voltaire, Turgot, D’Alembert, Diderot, Buffon, d’Holbach, Malesherbes, Marmontel, and Suard. He assumed, indeed relished, the role of the last of the *philosophes* and defended the Enlightenment against Revolutionaries who betrayed it and Romantics who attacked it. (p. 1)

Dans « The principle of order in André Morellet’s thought », Kathleen Hardesty Doig nous apprend que, quelle que soit l’œuvre analysée ou commentée, ce prêtre-philosophe, académicien à partir de 1785, se donnait comme objectif d’en déceler l’ordre intrinsèque, l’ordre structurant. C’est ainsi qu’en tant que traducteur par exemple, « by deftly extracting certain passages and rearranging them in a dispassionate presentation that brought out the full horror of the texts » (p.10), l’abbé Morellet a su transformer une œuvre du X^{IV}e siècle portant sur l’Inquisition, en un véritable petit bestseller. D’après K. Hardesty Doig, ce souci d’ordre, qu’il doit à la méthode de St-Thomas d’Aquin, est au principe de toutes ses œuvres : un nombre considérable d’articles et des *Mémoires* publiés en 1821.

Le recueil nous donne droit, par ailleurs, à un inédit de Morellet, soit deux cahiers de notes et d'observations, « which contain little about economics, much about people he met and places he saw » d'avril à septembre 1772, durant un séjour en Angleterre. Présentés par Jeffrey Merrick, « Morellet's 'Mélanges sur l'Angleterre' » témoignent d'un esprit éclectique - s'intéressant à la linguistique, à l'instruction publique, à la religion, aux questions d'horticulture, aux libertés civile et politique, de la presse, à la justice et aux mœurs anglaises - et ne sont pas sans rappeler une manière de « Lettres philosophiques ». Le ton est intéressant aussi : pince-sans-rire, Morellet explique que « les collèges d'Oxford sont des institutions à peu près semblables à la maison et société de la Sorbonne. Plusieurs des professeurs ne donnent des leçons que pour la forme, d'où est venue la façon de parler, donner des lectures *to the Walls*. » (p. 37)

Si Montesquieu a l'honneur de figurer le père des sciences politiques, Morellet a celui, selon Christophe Salvat, d'avoir consolidé l'importance de l'économie politique. Aux yeux de ce chercheur à l'INRS d'Aix-en-Provence, l'article « De la science de l'économie publique » de Morellet fait litière de l'"Économie politique" de Jean-Jacques Rousseau. Traducteur du colossal « *Wealth of Nations* » d'Adam Smith et critique très respecté en matière d'économie, Morellet s'est vu confier le projet d'un nouveau *Dictionnaire du Commerce* par les Frères Estienne, éditeurs à Paris. Le Prospectus, publié à maintes reprises, promettait un ouvrage important et moderne, susceptible de combler d'innombrables lacunes dans le domaine de l'économie à l'époque. Mais pour des raisons restées mystérieuses, le *Dictionnaire* ne verra pas le jour.

Dorothy Medlin, pour sa part, donne un article sur diverses lettres que Morellet a écrites à une dizaine d'éditeurs de périodiques de 1770 à 1808. Celles-ci couvrent une variété de sujets, qui vont de l'économie politique au brigandage en passant par le libre échange, la tolérance religieuse, la géographie, la pantomime, etc. Certaines de ces lettres attireront l'intérêt des seuls spécialistes dans la mesure où elles s'inscrivent dans des polémiques précises où Morellet était engagé. D'autres, telle la troisième où il est question de régimes alimentaires minimalistes - celui de Benjamin Franklin entre autres, que Morellet fréquentait à Paris - retiendront l'attention d'un lectorat plus vaste, autant par leur actualité que par leur originalité. D. Medlin contextualise les lettres, nous plaçant dans l'esprit des échanges à l'époque: dans cette perspective, la lettre du « Citoyen Morellet » au sujet du « Citoyen Chateaubriand », en date du 15 thermidor de l'an IX (le 3 août 1801) n'est certainement pas sans intérêt.

« Morellet's criticisms of Chateaubriand » de Dorothy Medlin et Kathleen Hardesty Doig rappelle, et de façon très détaillée, ce que les éditions définitives d'*Atala* et du *Génie du Christianisme* doivent à la critique du prêtre-philosophe. Quand, dans un esprit tout romantique, Chateaubriand s'en prend à l'Encyclopédie, « cette Babel des sciences et de la raison », Morellet n'hésite pas à se porter à la défense de l'oeuvre, dont il avait connu les premiers artisans.

C'est une grande légèreté dans un jeune homme entrant à peine dans la carrière des lettres, de prononcer si magistralement sur une entreprise conçue et exécutée par le concours de presque tous les hommes cultivant en France les sciences, les lettres et les arts vers le milieu du 18^e siècle, avec quelque succès et quelque éclat [...] traitant chacun de l'objet particulier de ses études, en qui, généralement parlant, on ne peut méconnaître l'amour de la vérité, et le noble projet d'élever un monument à la raison, dans un vaste dépôt des connaissances humaines. (p. 183)

« The compilation and publication of Morellet's *Mélanges de littérature et de philosophie du XVIII^e siècle* » par les deux mêmes auteures ne se recommande pas uniquement pour sa documentation et sa précision. Suivre la réédition des écrits de Morellet dans les « *Mélanges...* » publiés en 1818, c'est constater les changements

apportés à des articles, repris par un vieil homme qui a atteint le rang de patriarche dans le monde des lettres, mais aussi ressentir dans toute son acuité l'évolution de la pensée durant les nombreux régimes politiques dont Morellet a été le témoin privilégié. Lorsque l'on apprend par exemple que tel article, publié initialement en 1790 dans *le Mercure de France*, fut majoré, en 1818, de trois pages portant essentiellement sur l'exagération de l'importance accordée au *Contrat social* - « Le texte du *Contrat social*, écrit Morellet, renferme presque autant de faussetés que de phrases. » (p. 196) -, on peut mesurer, dans l'esprit de l'esthétique de la réception, le caractère dynamique du phénomène de la lecture; ce que l'on ne pouvait écrire dans une France qui panthéonisait Rousseau, s'accepte sans difficulté dans celle de la Restauration.

Maurice Arpin

St. Francis Xavier University

Masseau Didier, dir. *Le XVIIIe siècle Histoire, mémoire et rêve. Mélanges offerts à Jean Goulemot*. Paris : Honoré Champion Éditeur, 2006. 368 p.

Des collègues et amis de Jean Goulemot ont tenu, par ces *Mélanges*, à lui témoigner leur attachement intellectuel et leur sympathie personnelle. En effet, cet éminent spécialiste du dix-huitième siècle, professeur honoraire de l'université de Tours, a profondément marqué ses anciens étudiants aujourd'hui à leur tour professeurs (dont Didier Masseau directeur de cet ouvrage) et continue à influencer son entourage par sa générosité intellectuelle, et par ce «don assez rare d'être un éveilleur d'idées, celui de faire germer chez l'interlocuteur, le désir de renouveler une question, de modifier un éclairage » (9). L'étendue des sujets et problématiques abordés dans cet ouvrage témoigne de l'originalité de pensée du Maître et de la diversité de ses centres d'intérêt. Les vingt-cinq études qui lui sont offertes, ont été groupées en quatre parties thématiques.

La première partie, la plus importante, intitulée *Histoire et Mémoire*, contient huit études. La première par Jacques Proust traite du *Témoignage de John Locke sur la situation du protestantisme français à la veille de la Révocation (1676 - 1679)*. Les sept autres présentent de nouvelles approches sur des sujets que l'on pourrait qualifier de plus classiques mais constituant de fraîches lectures sur des œuvres phares du dix-huitième siècle que sont *l'Encyclopédie (La géologie dans l'Encyclopédie une fausse fenêtre par Jean Ehrard)*, les *Rêveries* de Jean Jacques Rousseau (dans *Mémoire et reconstruction d'une identité éclatée* par Jacques Wagner), et *Essai sur les mœurs* de Voltaire (dans *Voltaire, historien de l'Europe* par Krzysztof Pomian). D'autres analyses sont consacrées à la formation et à la transmission de la mémoire culturelle. C'est ainsi que *Droits de l'homme, paroles de femmes* par Bronislaw Baczko, traite du rôle des femmes pendant les journées des 5 et 6 octobre 1789 ; *Evolutions et (ou) ruptures culturelles à la fin de l'Ancien Régime* par Didier Masseau, aborde les questions religieuses, les évolutions partielles et les compromis idéologiques qui ont marqué cette période d'avant 1789 ainsi que les thèses foucaaldiennes concernant une rupture fondamentale ; *La mémoire du XVIIIe siècle à l'institut : le concours de 1806*, offre un « Tableau littéraire de la France dans le XVIIIe siècle » (111) par Jean-Jacques Tatin-Gourier. *Les communes de Paris dans la littérature française du XXe siècle* par Paul Lidsky, clôture cette partie

La deuxième partie, présentée sous la rubrique *Ecrivains et philosophes*, se compose de sept analyses détaillées. En ouverture, *La vulgate* de Benoît Melançon, dénonce ce « corps de demi-vérités trop facilement admises, de lieux communs, de préconceptions », ces « idées reçues » qui « ont pour conséquence d'entraver le travail de la pensée, en simplifiant à l'extrême questions et problèmes » (149). En quelques pages, il repense les interprétations traditionnelles d'œuvres telles *Candide*, le *Mariage de Figaro*, ou les *Confessions*, nous fait part de la perception de l'auteur Jean-Jacques Rutledge, et revisite le classement de définitions données au dix-huitième siècle. Les autres études de cette

partie abordent divers auteurs et sujets contemporains. Jean Lafond nous présente *Saint-Simon et les princes étrangers* ; Henri Drei analyse les relations conquérants - vaincus dans *Conditions et conséquences de la guerre dans Montesquieu : quelques remarques* ; Yoichi Sumi avec *Sur quatre figures d'absence dans l'œuvre de Diderot*, traite de « la voix de sa postérité, le fantôme de son père, le corps manqué de sa maîtresse et les cris déchirés de Rameau » (173). Avec *Logiques de la proximité dans l'Histoire d'une Grecque moderne*, Béchir Garbouj analyse les différents types de contrats sur lesquels repose cette *Histoire*. Gabriel-Robert Thibault s'interroge sur la naissance d'une sensibilité nouvelle avec *Le paysage dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre : fondements et perspectives d'une problématique*, au regard de la formation jésuite de l'auteur et surtout des idées partagées avec les apologistes d'une théologie naturelle. Pour terminer cette partie, l'intéressante contribution *Le héros, la fraternité et la mort. La poésie des tragédies néoclassiques de Chénier*, par Pierre Frantz, nous présente les recherches de Chénier d'une « formule nouvelle » (203) pour le théâtre.

La troisième partie, intitulée *Libertinage et gastronomie*, est probablement la plus originale quant à l'insolite des sujets abordés. Dans la première étude, *Diego de San Pedro, ancêtre du libertin*, Véronique Duché-Gavet décèle les prémices du libertinage dans l'œuvre Diego de San Pedro, grand romancier espagnol du Moyen Age finissant. Michel Delon revient ensuite sur un débat qui avait passionné le siècle des Lumières : *peut-on inventer un plaisir nouveau* ? Patrick Brasart se penche quant à lui sur les pamphlets licencieux dont la production a été si importante lors des premières années de la Révolution, avec *Ces discours qu'on n'entend que d'une oreille*. Cette troisième partie s'achève par deux études consacrées à la gastronomie : une captivante étude consacrée aux *Ragoûts* de Jean-Christophe Abramovici et *Le vin espagnol au XVIIIe siècle* par Lydia Vázquez.

La quatrième et dernière partie est consacrée aux *Voyages, promenades et rêves*. Jonathan Weiss propose une nouvelle lecture des *Lettres familières* du président de Brosses. Il démontre que de Brosses, qui avait écrit ces lettres quinze ans après son retour d'Italie, y présente Rome comme « la construction d'une ville idéale » qui devrait « être à l'image de ce qui se fait, ou devrait se faire, à Dijon » (281) (*A Rome comme à Dijon : le président de Brosses en Italie*). Ensuite, une étude de Rosa de Diego nous offre de belles *Promenades dans la ville*, au fil desquelles elle se consacre à la création, au langage et à l'imagination de la ville. *Une page de l'histoire de l'imaginaire*, de Loreto Casado nous montre la modernité d'Etienne Jodelle et « notre rapport à lui » (300). Dans *Nocturnes*, Henri Lafon analyse la nuit et sa représentation dans les romans du XVIIIe siècle. Pour terminer, Michel Porret examine un singulier manuscrit de trente-trois pages, *Les « Moments de loisir » de Pierre Dombre : petites pièces fugitives au seuil du suicide (1787)*, texte que cet ouvrier spécialisé dans la fabrication de balanciers pour montres, avait laissé à ses côtés lors de son suicide à 47 ans, le 22 juin 1787 à Genève, « sous le signe du libre-arbitre accepté par Dieu » (340). Dans cette « mise en scène littéraire de son suicide, il [avait] plac[é] sa biographie entre marivaudage, faillite, auto-ironie, dénigrement et souffrance morale » (337).

Cet ouvrage collectif, mosaïque unique, touche tant à la mémoire culturelle et l'histoire des représentations et des sensibilités, qu'à l'esthétique et aux formes diverses d'analyse littéraire. Les vingt-cinq études font toutes preuve d'une grande érudition et rigueur, et malgré les différences de style et d'approche, l'ensemble gagne son unité d'une même tradition académique. Ces articles de qualité proposent aux spécialistes, de nouvelles idées, pistes de recherche et manières de penser. Les articles des différentes parties sont généralement organisés de manière chronologique suivant le sujet abordé. Aucun lien direct ou indirect n'a pourtant été établi entre les différentes études, celles-ci existent par elles-mêmes sans qu'une introduction ne les regroupe. Un *Index* exhaustif à la fin de l'ouvrage facilite la recherche en reprenant les œuvres, les noms d'écrivains ou

de philosophes étudiés ou cités. On aurait cependant apprécié avoir plus de renseignements sur les auteurs de ces *Mélanges* afin de mieux les situer dans leurs champs de recherche académique, par exemple à l'aide de courtes biographies et bibliographies. Seuls quelques mots sur les recherches de Didier Masseau apparaissent en dos de couverture.

Ce *XVIII^e siècle. Histoire, mémoire et rêve* présente les plus illustres hommes du siècle des Lumières (Montesquieu, Voltaire, Prévost, Rousseau, Diderot, Bernardin de St Pierre, etc.), et les œuvres canoniques qui l'ont marqué. Certaines études, bien que fascinantes, dépassent cependant le cadre strict du contexte sans que des liens n'aient été clairement établis avec celui-ci : telle l'étude consacrée au poète en marge de la *Pléiade* Etienne Jodelle, ou le témoignage de John Locke sur le protestantisme, ou cette étude présentant les communes de Paris dans la littérature française du vingtième siècle. Pour conclure, regrettons que seule l'étude intitulée *Droits de l'homme, paroles de femmes*, n'aborde le rôle pourtant bien réel des femmes dans l'histoire et la littérature du dix-huitième siècle.

Thérèse De Raedt

University of Utah

Laporte, Dominique, ed. *L'Autre en mémoire*. Québec: PU Laval, 2006, 330p.

Cet ouvrage qui réunit dix-sept études traitant de l'altérité se caractérise par un choix très varié d'auteurs et d'approches critiques, ce qui lui confère une richesse indéniable mais aussi une certaine hétérogénéité.

"Postures d'accueil," titre de la première partie, débute par la réflexion de Nelson Charest qui examine la position de Victor Hugo vis-à-vis du lecteur à venir dans la dédicace des poèmes d'*Odes et Ballades*. Rosmarin Heidenreich évoque de manière très intéressante la relation particulière qu'entretient André Gide avec son traducteur allemand (Félix Paul Greve) même après "la disparition" de ce dernier puisqu'il réapparaît sous une nouvelle identité au Canada. Etienne Beaulieu et Sarah Rocheville montrent, malheureusement trop succinctement, dans *Vies minuscules* et *Vie de Joseph Roulin* (Pierre Michon) que ces vies simples ne le sont qu'en apparence car il s'y joue toujours "l'affrontement de l'altérité et de la lettre" (46). Zsuzsa Simonffy tente de dégager l'impact des stratégies intertextuelles sur la relation du Moi et de l'Autre dans *Les Images* de Louise Bouchard; et c'est par le biais d'une démonstration judicieuse que Caroline Garand envisage la relation du Marquis de Sade avec les femmes dans des romans qui le mettent justement en scène: *Notre Sade* (Michèle Fabien) et *Je vous salue Marquis* (Justine de Saint Ange). Quant à Lise Gaboury-Diallo, son approche rigoureuse du concept bien particulier de l'Autre dans *Tombeau et Plage* de J.R. Léveillé (où une femme est célébrée mais, paradoxalement, en son absence) ne peut que passionner les lecteurs.

Dans la deuxième partie intitulée "Ouvertures et replis," Marie Scarpa effectue une étude ethnocritique de l'Autre dans le premier chapitre du roman *Le Rêve* de Zola, analyse fort convaincante lorsqu'il s'agit du rite de passage appliqué à Angélique, mais qui l'est moins quant à l'initiation du lecteur "par procuration." Jean-Marie Privat utilise exactement la même approche ethnocritique que Scarpa mais dans *Boule de Suif* et montre que le lecteur est poussé à être solidaire de l'héroïne, "altérité domestique et éthique" et à condamner la "prussité," "altérité ethnique et politique." Quant à Vincent Schonberger, il s'intéresse dans *La Rivière sans repos* (Gabrielle Roy) aux techniques narratives et stylistiques (ironie polémique et comique situationnel) utilisées par l'auteure pour protester "contre un génocide culturel, contre la désintégration totale du monde esquimau" (141).

Dans la troisième partie, "Identités en péril," Pratima Prasad examine l'insularité, l'"indigénisme" et l'inceste dans *Paul et Virginie* (Bernardin de Saint-Pierre) pour révéler à l'aide d'arguments probants la maladresse du projet puisque le texte "qui se veut précolonial... est incapable d'imaginer sa propre organisation sociale entièrement à l'extérieur des modèles offerts par les sociétés coloniales" (165). Dans une longue analyse, Frédéric Giguet se penche sur l'élaboration de l'identité dans l'univers romanesque de Williams Sassine, et avance certaines hypothèses discutables à notre avis comme l'albinos qui serait la représentation métaphorique du métis qu'est justement Sassine. Jean Valenti propose une nouvelle façon d'aborder l'altérité dans l'oeuvre de Beckett à partir de *L'Innommable*; enfin l'article de Harry Veivo étudie la question de l'altérité et de l'identité dans deux écrits des années 1970, le roman *Tristes banlieux* (Walter Prévost) et le recueil de poèmes *Les Ruines de Paris* (Jacque Réda) où la mutation de l'espace urbain reflète la crise économique.

La dernière partie, "Altérités retrouvées," s'ouvre avec l'étude de Marc Gontard qui, dans un article technique mais très bien construit, effectue une approche théorique de l'altérité et du métissage afin de dégager le passage de la littérature francophone de l'étape prémoderne ("métissage entropique") à la postmodernité ("métissage créolisant"). La recherche très intéressante d'Abdellah Baïda révèle la façon dont l'auteur Khair-Eddine utilise le "je," en général mal perçu dans la société arabo-musulmane, mais qui chez cet écrivain "finit par sortir de sa singularité, et rejoindre le pluriel, par conséquent l'image du groupe" (268). Kenneth Meadwell explore dans *Cantique des plaines* (Nancy Huston) la pluralité des voix de l'altérité et François Paré, dans "L'itinérance et l'altérité en marge de l'Amérique francophone" analyse deux récits autobiographiques, *1953. Chronique d'une naissance annoncée* (France Daigle) et *Ecrire en pays dominé* (Patrick Chamoiseau) où s'énoncent, selon lui, les formes d'abord oppositionnelles puis fusionnelles de la relation à l'autre. Denis Gagnon dégage la problématique de l'identité métisse au Canada dans une étude intitulée "Le métissage et les Métis: exploration de l'interface entre la notion et la nation."

Quant à la poésie qui jalonne cet ouvrage, elle est de qualité irrégulière. Les deux poèmes de Charles Leblanc qui représentent un certain optimisme ne s'inscrivent aucunement dans un ouvrage sur l'altérité. Par contre, Gaboury-Diallo avec "La mémoire de l'autre" sait toucher le lecteur par le biais d'une écriture profonde, habile et pudique, tout comme Laurent Poliquin dont le grand talent s'exprime dans "Ode à Saint Boniface."

Il s'agit d'un recueil intéressant pour ses approches variées de l'altérité et du choix des auteurs dans les littératures française et francophone. Notons cependant que si l'altérité y est toujours traitée, sa relation avec la mémoire comme le suggère le titre est parfois omise, et si certains articles offrent une argumentation claire et rigoureuse, d'autres présentent une démonstration peu concise ou dont les termes critiques complexes rendent la lecture ardue et n'apportent rien à la valeur de l'étude.

Nous recommandons cependant cet ouvrage pour la grande qualité de la majorité de ses articles.

Béatrice Vernier-Larochette

Lakehead University

Creliana. Volume 6, hiver 2006. « Babel – Labyrinthe. Destins (post-)modernes de deux mythes ». Textes réunis et présentés par Peter André Bloch et Peter Schnyder. Avec un quintette inédit par Éric Lysøe.

Ce numéro de la revue annuelle de l'Institut de recherche en langues et littérature Européennes de l'Université de Haute-Alsace se donne comme but, pour citer la quatrième de couverture, « de prolonger une réflexion proposée par Peter André Bloch à partir de l'œuvre de Friedrich Dürrenmatt et sa vision syncrétiste de 'La Tour de Babel et

ses labyrinthes' [...] ». L'enchevêtrement de ces deux mythes permettrait de déjouer « certains pièges post-modernes (tel le nominalisme ou le refus de hiérarchiser les valeurs) ». On voit que la visée du recueil dépasse en son intention la simple théorie ou l'histoire littéraire pour proposer d'emblée un discours ouvertement militant, et se voulant idéalement axiologique. Cette approche est présentée par Peter Schnyder dans son Avant-Propos sur la base d'un commentaire de l'œuvre picturale du célèbre auteur et artiste suisse alémanique, qui souligne l'importance des mythes conjoints de la Tour et du labyrinthe (ce dernier représentant « la peur de l'impuissance, l'absence de créativité » [24]) en tant que « motifs fondamentaux de la pensée moderne » (10). À la base de ce parcours à travers les innombrables représentations de ces deux mythes voisins se trouve l'ambiguïté initiale qui voit dans la parabole de la Tour, soit une représentation de la perte originale et archétypale de l'unité, soit, à rebours, l'apothéose de la variété et de la liberté contre un monolithisme étouffant et totalitaire. Schnyder s'interroge sur la persistance de ces représentations, s'en prenant à la superficialité égoïste, habile et brillante mais superficielle, des post-modernes « intégrés » (aurait dit Umberto Eco) dans le monde de la médiatisation et de la consommation, qui imitent uniquement, incapables qu'ils sont d'inventer, et ne saisissent pas les vérités profondes des archétypes avec lesquels ils jouent. Il voit à « l'époque de la culture des médias » une distanciation des éléments du mythe de leur contexte religieux originel, indiquant « une crise sociale profonde, archétypique, provoquée par la perte de toute disposition à communiquer, par la disparition complète des compétences sociales » (12), et se demande dès lors quels sont les moyens qui permettront à l'Art de « sortir de la subjectivité pour en arriver à une certaine objectivité, plus générale et plus représentative [qui] surmonte le temporel et le relatif » (24) Le but idéal deviendrait alors de « retrouver les points d'orientation, reconstituer ce qui s'est perdu [...] » (24).

Divisé en quatre parties, abondamment illustré par d'excellentes reproductions, ce numéro thématique d'une grande variété propose vingt et une réflexions sur une fourchette d'auteurs qui pourrait apparaître très hétéroclite – de Poe à Borges en passant par Agrippa d'Aubigné, Corinna Bille, Julio Cortázar Julien Green, Ionesco, Canetti, Giono, Modiano et encore bien d'autres (sans parler d'un article de Yann Kerdilès sur la « Confusion babélienne des temps en anglais ») – mais que réunit une architecture thématique forte. Le thème du labyrinthe appelle nécessairement un discours sur la représentation de la modernité urbaine, ce qui porte d'ailleurs certains auteurs à s'interroger sur les œuvres de romanciers qui – tels justement Dürrenmatt, Borges, ou encore Modiano – ont travaillé dans les marges (et parfois au centre, comme sans doute Simenon, autre auteur mentionné) du monde de la littérature de grande consommation, mais pour conclure, comme le fait Dominique Meyer-Bolzinger dans son article, qu'ils n'ont fait qu'emprunter les formes du polar pour aller outre et faire plus. Ce qui les excuse d'avoir déguisé leurs représentations sous les atours douteux et indignes de la *paralittérature*, vu qu'ils visaient après tout bien autre chose. Ceux qui connaissent les avancées dans les études en littérature de masse qui ont eu lieu en ces quelques vingt dernières années, identifieront sans peine dans de telles prises de position les arguments les moins originaux de la critique conservatrice, incapable de reconnaître la valeur des œuvres au-delà de l'écran du genre et toujours prête à excuser les « grands » auteurs qui se seraient abaissés jusqu'à écrire des policiers en affirmant qu'eux, ils « problématisent », alors que la littérature de masse n'offre que consolation. Que de semblables arguments réapparaissent tels quels encore de nos jours prouve, s'il le fallait, que la connaissance dans le domaine littéraire fonctionne bien différemment que dans le champ des sciences, et qu'elle ne procède pas par accumulation, mais bien par exclusion des vues hétérodoxes et par la réitération indéfinie du même.

Bien des articles présents dans ce recueil offrent cependant des orientations de réflexion fort intéressantes. Ainsi le texte de Marion Dufresne sur Elias Canetti identifie

certaines éléments essentiels de tout discours sur le langage, poétique et non, dans l'importance que l'on doit accorder à la justesse du mot – réflexion commune, notons-le en passant, au juif bulgare Canetti et au fasciste américain Ezra Pound. Edith Karagiannis-Mazeaud fait montre d'une érudition remarquable et déploie des arguments fort persuasifs dans son étude sur l'image du labyrinthe « du récit des voyageurs français au livre d'emblèmes du XVI^e siècle ». Regina Bollhalder-Mayer a le mérite de se pencher sur « le labyrinthe comme une géométrie de l'intérieur, une quête de soi » (136) chez une écrivaine qui devrait être plus connue et appréciée qu'elle ne l'est, la valaisanne Corinna Bille. Et un CD avec un peu de Bach et beaucoup d'Éric Lysøe offre bien plus qu'une simple musique de fond pour apprécier la qualité de ces écrits, et vaut à lui seul sans doute le prix du volume. Ceci dit, on ne peut se défendre de l'impression que le programme établi par Schnyder dans l'avant-propos n'a pas été entièrement respecté. Personnellement, cela ne saurait nous déplaire. Le préfacier reconnaissait dans son intervention qu'on « [...] connut ces discussions scabreuses au cours de l'époque pré-fasciste », sautant ensuite vingt et quelques années pour dire qu'« elles furent reconduites dans la littérature d'après-guerre, compte tenu de la problématique des responsabilités tant individuelles que collectives, et des possibilités de manipulation de l'homme par le langage et par la formation, par la propagande et les préjugés ethniques » (12). Tout cela est bien vrai. Mais le danger est dans l'entre-deux, ces vingt ans qu'il ne suffit peut-être pas d'éliminer avec autant d'insouciance. La vision aristocratique de la littérature que prône en grande partie ce volume est légitime et peut compter sur de belles plumes pour la défendre, mais il peut encore être utile de se souvenir de l'usage qu'on en fait d'habitude si les circonstances le permettent.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Bernard Pagès. Nice : MAMAC, 2006. Avec les textes de Jean-Marc Aubert, Nicole Caligaris et Yves Ravey. 112 p.

Tas de bûches et briques (1969), *Assemblage jumelé* (1975), *L'arête ouverte* (1984), *Hommage à Gaston Bachelard* (1985), les *Acrobates* et *Surgeons* (1996-97), *La Matrone* (2000), *Les Larrons* (2004), *Le Dévers aux frisottis* (2006), *Les Cariatides* (2006), *Les Trois Grâces* (2006) – l'œuvre sculpturale de Bernard Pagès est aujourd'hui internationalement reconnue comme à la fois exceptionnellement originale et puissamment dynamique. L'exposition au MAMAC de Nice qu'accompagne ce très beau catalogue nous révèle un artiste libre de tout attachement platement théorisant quoique visiblement conscient des grands éléments constitutifs de son geste compris dans toute la logique de sa matérialité viscéralement vécue comme dans ses rapports à une vision *poétique* moins esthétisante que fondée sur la beauté d'une passion du faire à l'état pur – ou presque, car ce *poiein*, ce faire, s'accomplit incessamment dans le contexte, une intime proximité, d'une cohabitation avec les choses de la terre matérielle, elle aussi plongée dans le mystère d'un faire plus opaque quoique manifeste, s'offrant aux multiples échanges improbables avec l'humain. Une création comme *Tas de bûches et briques* nous montre à quel point Pagès cherche depuis le début – ou presque, là encore, car son art se déplace vite, choisissant d'abandonner la peinture et de s'orienter vers une activité et un 'processus' plus ouverts, moins pris dans une tradition de la représentation ou de son refus, même – cherche donc à s'intégrer à l'immédiateté des choses qui sont, celles au cœur de son propre geste, celles qui en fournissent le 'cadre' : l'air, le vent, la terre. Des œuvres comme *L'Arête ouverte* – il y a plusieurs autres *Arêtes* – plongent profond dans, d'un côté, la vaste et étrange panoplie matérielle de notre environnement et de nos activités culturelles et industrielles, de l'autre, dans celle, arsenal également vaste, d'un artiste se servant librement et quasi spontanément de la matière pour élaborer une

sculpture ne découvrant ses limites et sa logique structurale, mathématique, son harmonie et sa faisabilité d'insertion dans le monde, qu'au sein de cette élaboration même.

Voici une œuvre qui, tout en fuyant toute affectivité, toute monstration sentimentale, réussit à véhiculer, blasonner, obliquement, de façon discrète, presque inconsciente, toute la gamme de nos expériences émotives collectives : hostilités, peurs, vulnérabilités, sentiments de nos étrangetés, harmonies et discordances ontologiques. *La Matrone*, par exemple, ou les nombreux *Pals*, avec leur fers menaçants, leur curieux air d'armes médiévales, leur massivité brute, quoique caressée vers d'effrayantes utilisations potentielles; ou l'extraordinaire *Toupet*, moitié jeu de mots matérialisés, moitié objet d'imaginable agression pure; ou même *Les Larrons* ou *Les Trois Grâces*, emblèmes, dirait-on, de tout ce qui nous empêche de nous envoler à la Baudelaire et pourtant signes émouvants de nos mouvements, peut-être lourdement handicapés mais riches d'aspiration et même d'une certaine délicatesse, vers d'improbables 'là-bas'. Une création comme l'*Hommage à Gaston Bachelard* parvient à installer au cœur de la campagne avec ses vignobles et ses champs de blé la caresse massivement subtile d'un art rendant aux éléments naturels d'une terre bien-aimée un fidèle témoignage de nos affinités rugueuses et de la dure et touchante indissociabilité de l'humain et d'un sol labourable. Les nombreux *Dévers*, comme *Le Dévers aux frisottis* ou *Le Dévers aux falbalas* ou bien *Le Dévers en zigzag*, véhiculent tous, avec une grâce loin de tout classicisme, car provocatrice et souriante, avec aussi une maîtrise parfaite par rapport à la géométrie et la malléabilité structurale des matériaux utilisés, cet amour de la plasticité pure de l'être du monde, plasticité superbement reflétée dans celle de l'imaginaire de celui qui s'y aventure. Car aventure il y a, pénétration, excavation et scarification parmi les infinies intimités de ce que l'on est, fait, pense et ressent, comme dans celles, plus obscures, mais s'offrant à notre saisie, des altérités quasiment impensables des bois, des métaux, des pierres et autres 'substances de la nuit' de l'ontos, comme pourrait dire Salah Stétié. Aventure que révèle magnifiquement ce beau catalogue, aventure qui continue tous les jours, à La Pointe de Contes, pas trop loin de Nice, dans l'atelier de Bernard Pagès, ouvert au soleil de l'été comme aux neiges et au vent glacial de l'hiver. Un art dans et pour le monde, sans abstraction, inséré, non ésotérique, viscéral, vécu, offert à l'autre de ce que l'on est, comme à soi-même, fatalement.

Michael Bishop

Dalhousie University

Rognet, Richard. *Le promeneur et ses ombres*. Paris : Gallimard, 2007. 142 p.

L'œuvre poétique de Richard Rognet atteint ici, avec *Le Promeneur et ses ombres*, un apogée à la fois élégiaque et exceptionnellement radieux. Nombreuses sont les tensions ontologiques qui habitent des recueils comme *Recours à l'abandon* (1992), *Seigneur vocabulaire* (1998) ou *Dérive du voyageur* (2003), recueils qui, parmi d'autres, une bonne vingtaine, lui ont valu le Grand Prix de poésie 2002 de la Société des Gens de Lettres et, en 2005, le Prix Alain Bosquet. Dans une forme rythmiquement subtile et musculaire à la fois, s'élabore une puissante et brève musique où convergent expériences des choses les plus éphémères, affects des plus délicats, foisonnantes passions, désirs et angoisses librement avoués. Écoutons sa voix, ici discrète et émouvante, dans ce troisième volume d'une trilogie où, plutôt, les tensions s'avèrent pourtant souvent plus violemment perceptibles:

Une ombre sur
ta joue – ce n'est
pas un nuage, ce
n'est pas la tristesse

une ombre qui tourne,
 limpide comme un baiser,
 ombre d'un ancien
 sourire qui revient,
 sans que tu l'attendes,
 entre deux pivoines
 qu'un léger souffle
 rapproche, une ombre
 qui a traversé
 chagrins et bois
 dormants, une ombre
 prête à remplacer
 les caresses qui
 t'ont manqué. (PO, 112)

Certes, une certaine mélancolie guette toujours dans les coulisses d'un vécu secrètement turbulent sous des apparences sereines et mesurées et malgré une écriture qui cherche, du sein de sa vigoureuse et rugueuse liberté, à explorer les champs toujours labourables d'une beauté et même d'une espèce, rare et sauvage, d'élégance. Il persiste ainsi, au cœur d'une conscience du rêvé et d'une 'vérité' à puiser dans la parfois aveuglante mais toujours pressentie 'immensité de la vie' (PO, 108), le sentiment également inaliénable, semble-t-il, de la relative 'vanité' d'une parole qui risque d'ensevelir, d'étouffer dans le lieu même de leur surgissement les intuitions qui, pourtant, ne cessent de possibiliser un *poiein* qui, à son tour, s'ouvre à une profonde expérience de notre *ontos*, notre 'présence au monde', comme dira lui aussi un Gérard Titus-Carmel. Un poème comme 'Lorsque je suis ici...' (PO, 124) accomplit, tout en évitant toute tentation gnostique – rien ici qui repousse quoi que ce soit pour investir un 'ailleurs' vaguement symboliste – une intégration du non-dit, du pas-encore-vécu, de l'entraperçu ontologique, du délicatement ressenti, au sein des rigueurs et étranges splendeurs de notre *hic et nunc*, comme écrirait Yves Bonnefoy. 'La rose inventée, / la rose présente', lit-on dans ce dernier poème. Ainsi, le poème résiste à la pression d'un imaginaire poussant vers de lointaines et fantasques contrées, pour vivre la '[complicité des] fleurs' et la '[respiration des] graines' (PO, 94). Il est mémoire et consentement, lieu d'apprentissage et des tantôt simples, tantôt difficiles tendresses du déjà donné, de l'offert – qui, toutefois, reste, critiquement, à étendre, à accueillir. En cela, il n'y a aucun affaissement dans le disparaissant, aucune satisfaction à contempler le remède d'un 'n'importe où hors de ce monde'. Le lieu de notre 'tâche d'espérance' (Bonnefoy) est bien le quotidien, le mystère du mortel, mais compris comme un lieu d'infini déjà suffisant si sa pénétration est pleinement assumée.

Michael Bishop

Dalhousie University

Riley, Patrick. *Character and Conversion in Autobiography*. Charlottesville: University of Virginia Press, 2004. 224 p.

Twenty five years after *Autobiography in France* (*L'Autobiographie en France*, Paris: Colin, 1971) in *Signs of Life* (*Signes de vie*, Paris: Seuil, 2005), Phillippe Lejeune, while arguing to speak from a somewhat different perspective from the standpoint of its function, concurs with Gusdorf and Onfray that autobiography, or what he had once called the « autobiographical pact » or the persistent recurrence of a discourse directed towards the reader (*Signes*: 14), could go back before Rousseau to Augustine and even Libanius. A.D. Knock in his book *Conversion* (London: Oxford University Press, 1923) examines the idea of conversion through the ages, in a sensu lato rather than a sensu

stricto: instead of conversion being merely, as generally understood, the bringing over or persuasion of a person to the Christian faith, conversion takes the emblematic figure of a process which started before Christ, though such conversion offers the characteristic of an « adhesion » begin that it is then more a cultural than a creedal transformation.

In the line of De Mijolla, at least in terms of grouping of authors, and also under the auspices of the University of Virginia Press which includes in its series other conversion and autobiographical works, *Character and Conversion in Autobiography* by Patrick Riley comprises a series of essays on Augustine, Montaigne, Descartes, Rousseau, and Sartre. Here Riley uses the work « conversion » as a trigger word to add to Augustine's *Confessions*, the canonical model of the religious genre, to a different formulation in Montaigne and Descartes, and a reformation or reformulation of the word in the works of Rousseau, and finally Sartre, to bring about a personal philosophy and aesthetic vocation. Riley points out that his focus is more geared towards the relationship between mimesis and exemplarity in the narrative of conversion. In *The Turning Point in Life (Le tournant d'une vie, 1995)* Lejeune sought a way to show that the fulcrum constitutes a means to bring order to the chaos of our life. Much to Riley's credit and in his own words "with an argument that is both historical and tropological, this book tries to bridge the gap, with the view to making clear that texts such as Descartes's Discourse on method. . . are deeply rooted in the rhetoric and the paradoxes inherent in Western religious conversion" (4). In addition, Riley posits that conversion as a fulcrum connotes the idea of a primal mover; the fulcrum describes "a formal paradigm and a fundamental paradox of conversion" (7).

Riley does not attempt to read conversion as a single textual experience; he looks upon this phenomenon as a "multiplicity of conversational scenarios". Indeed the mere idea of including Sartre in this family of converts, that is in the same sentence as Augustine or Descartes, and in whose work also existence is defined as preceding essence, may be looked upon as a rather bold assertion and would require a great leap of faith. In the case of Sartre, however, Riley does see secularization but in essence the same problematic: namely that, as a result of a radical change, the self becomes other than itself. Looking at subjectivity as a highly dynamic process, in a form of entropy, Riley suggests that the matter of conversion is far from being closed.

While challenging current theories of subjectivity Riley writes a stimulating book which attempts to bring a different light over the subject of autobiography; a question that will always be open to new readings.

Frédéric Fladenmuller

East Carolina University

Hotte, Lucie et Melançon, Johanne (dir.). *Thèmes et Variations. Regards sur la littérature franco-ontarienne*. Sudbury : Prise de Parole, Collection Agora, 2005. 393 p.

Lucie Hotte et Johanne Melançon ont publié les actes du colloque tenu à l'université de Hearst du 29 avril au 1er mai 2004 sous le titre *Thèmes et Variations. Regards sur la littérature franco-ontarienne*. Dès les premières pages de l'ouvrage, Yolande Grisé rappelle l'importance de ce « rassemblement d'experts et d'expertes de la littérature franco-ontarienne » (17). En effet, explique-t-elle, « l'année 2004 marque quatre siècles de présence française en Amérique : 400 ans au cours desquels la langue et la culture françaises ont pénétré au cœur du Nouveau Monde pour y rester » (17). Ce colloque s'inscrit aussi dans le cadre des célébrations des cinquante ans de l'Université de Hearst et participe donc de bien des façons à une confirmation de l'identité francophone dans le triangle « Hearst-Timmins-Sudbury » : quelle que soit la connotation que l'on donne au statut minoritaire de cette francophonie, on comprend qu'il s'agit d'une culture

profondément ancrée à la fois dans son histoire et dans sa géographie, une culture indissociable de sa langue et qui a produit, comme le souligne encore Grisé, de nombreux lauréats de prix littéraires.

Hotte et Melançon expliquent dans une introduction claire et précise que l'invitation aux présentations de ce colloque se voulait thématique à l'origine et l'ouvrage qui en résulte se divise en six grandes parties, la dernière étant une table ronde sur le sujet de l'écriture et de son rapport avec autrui. Il est quelque peu regrettable que seule la deuxième section offre une thématique présentée selon un axe horizontal, croisant l'écriture de nombreux auteurs sur le sujet de l'espace, qu'il s'agisse de l'espace ontarien, de l'exil ou du voyage. Il aurait été intéressant que cette approche se répète à l'égard d'autres sujets, ceux mêmes qu'identifient les directrices de l'ouvrage : « la nordicité, [...], la langue, l'assimilation et l'acculturation, l'identité, l'histoire... » (7). Il ne s'agit là que d'une très légère critique car le recueil continue à surprendre par la richesse et la variété des sujets présentés. En effet, la thématique du restant du recueil, quoique plus verticale, explore l'écriture d'auteurs comme Desbiens et Poliquin, questionnant la poésie identitaire (Dickson) ou l'intégration du motif amoureux (Doire) chez le premier, ou bien mettant en évidence non seulement la culture des griefs ou « fiction du ressentiment » (Paré, 123) mais encore l'humour du second (Fernandez Sanchez). Finalement, les présentations des cinquième et sixième parties portent sur l'écriture de façon plus générale, à la fois par le biais d'études précises (Nicole Bourbonnais analyse par exemple le phénomène d'intertextualité comme « espace de renouvellement ») et par les discussions transcrites.

Ces discussions proposent un échange avec les écrivains Melchior Mbonimpa (*Le Dernier Roi faiseur de pluie*, 2003), Didier Leclair (*Ce pays qui est le mien*, 2003), Jean Mohsen Fahmy (*Ibn Khaldoun- L'Honneur et la disgrâce*) et Arash Mohtashami-Maali (*La Tour du silence*). Malgré une introduction quelque peu surfaite de Stéphane Girard (« On n'écrit que du lieu que l'autre nous désigne »), et le fait que ces auteurs n'aient dans l'ensemble que peu publié, ces discussions s'avèrent très intéressantes. Parfois candides (« Je ne connais rien des théories littéraires », affirme d'emblée Mbonimpa, 345 ; « Mais si j'avais été seulement à Montréal, est-ce qu'un éditeur franco-ontarien m'aurait publié ? » demande Mohsen Fahmy (375)), parfois touchantes (« [...], je constate que mon écriture ne peut être qu'une écriture autre, une écriture qui n'entre pas dans un cadre et qui est difficile à classifier. C'est pourquoi il n'y a aucune demande pour mes textes » Mohtashami-Maali, 364), les observations des invités de ce colloque entrent au cœur même du fait minoritaire, mettant en évidence le vécu de l'altérité et témoignant d'un profond désir de dire et d'être entendu.

Ce qui plaît d'abord dans cet ouvrage, c'est la qualité constante des articles, chacun sachant dépasser le cadre ontarien qui lui sert de base, devenant un sujet de réflexion aisément adapté à une perspective plus étendue des littératures minoritaires dans leur ensemble. Ce qui intrigue ensuite, c'est la variété des œuvres présentées. Cet ouvrage confirme que la littérature franco-ontarienne s'inscrit comme une littérature à part entière au sein des écritures canadiennes et au même titre que les littératures acadiennes, québécoises ou que celles de l'Ouest du pays. Pour reprendre le commentaire de Robert Dickson, « à l'heure où la critique aborde de plus en plus les dimensions esthétiques de la littérature franco-ontarienne » (202), cet ensemble d'articles permet de dépasser le questionnement identitaire et de se pencher sur une nouvelle thématique, une ampleur renouvelée.